

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

## COLLEGE JOLIETTE

LA CHARITE FAIT LE CHRETIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. III)

Collège Joliette, lundi 2 juin 1879.

(N<sup>o</sup> 17

### L'ACTION DE LA CROIX

AU CANADA (\*)

*Révérands Messieurs, Messieurs,*

Si le Canadien-Français, jouissant en paix du précieux patrimoine que lui ont légué ses ancêtres, aime à porter ses regards en arrière et à contempler dans le lointain du passé les figures illustres des promoteurs de sa liberté ; si son cœur, réchauffé par le feu sacré du patriotisme, tressaille d'admiration à la vue des actions éclatantes, des immortels exploits de la brave épée française, pourrait-il regarder d'un œil indifférent les dévouements plus humbles mais innombrables qui ont soutenu la colonie à son berceau ? Pourrait-il surtout ne pas étudier avec le plus vif intérêt les sublimes triomphes de la croix du missionnaire, l'action fécondante et civilisatrice de la religion au Canada ? La partie religieuse de notre histoire étant la page la plus belle de notre glorieux passé, mérite plus que toute autre notre respectueuse attention. Telle est la pensée qui m'anime en venant, ce soir, vous entretenir pendant quelques instants des merveilles opérées au Canada par la croix. Jeune débutant dans l'art de la parole, mes humbles accents seront sans doute bien peu en harmonie avec la majesté d'un semblable sujet ; mais, enhardi par votre bienveillance, j'entreprends avec moins d'appréhensions une tâche dont la grandeur épouvante ma faiblesse.

Messieurs, s'il existe sur la surface du globe un peuple qui puisse se glorifier de l'heureuse influence de la religion, c'est bien le Canada, notre chère patrie. Témoin de sa naissance, elle l'a suivi dans les différentes phases de son existence, le soutenant, lorsque, terrassé par le nombre, il allait succomber sous les coups de ses ennemis ; lui rendant moins âpres les revers nombreux qu'il a essuyés depuis sa découverte jusqu'à nos jours ; lui inspirant cette valeur incomparable qui en a fait un peuple de héros. Oui, les Canadiens peuvent se flatter d'avoir reçu du ciel une protection toute

spéciale. Un rapide coup d'œil sur l'origine de la colonie, une revue bien succincte de notre passé suffisent pour établir la parfaite exactitude de cette assertion.

Transportons-nous en l'an de grâce 1534. Deux navires français glissent avec célérité sous les ondes bleues du St-Laurent et viennent jeter l'ancre à l'endroit aujourd'hui appelé Gaspé. L'étendard du Christ, au sommet duquel brillent les armes de François I<sup>er</sup>, est arboré sur les rives silencieuses du fleuve roi ; l'illustre navigateur de St-Malo, Jacques Cartier, a rempli sa mission : la France compte une nouvelle colonie en même temps que l'Eglise voit l'horizon de conquêtes immenses. Il existe un Canada français, il existe un Canada chrétien. Mais, avant de poursuivre davantage notre marche, empressons-nous de répondre à une question qui se pose tout naturellement à notre esprit. Comment cette terre sauvage et inculte de la Nouvelle-France allait-elle devenir un foyer de civilisation et un centre d'industrie ?... Quels motifs puissants allaient pouvoir déterminer nos pères à quitter leur belle patrie pour venir s'ensevelir dans les forêts vierges de l'Amérique ? Ah ! soyons fiers de le proclamer, c'est la religion, qui, contrairement à toute prévision humaine, a fertilisé ce grain de sénévé jeté par un explorateur sur les bords du St-Laurent, et a donné aux Français, nos ancêtres, le courage surhumain dont ils avaient besoin pour surmonter les obstacles sans nombre qui s'opposaient à leur émigration au Canada. Oui, disons-le bien haut : seule, la croix décida nos pères à se diriger vers ces plages lointaines ; seul, le désir d'apporter le flambeau de la foi et de la civilisation aux tribus sauvages assises à l'ombre de la mort leur inspira ce dévouement magnanime dont la gloire rejailit jusque sur nous qui sommes les heureux descendants de ces héros.

N'est-ce pas là, Messieurs, un fait digne de toute notre admiration ?... Et cependant ce premier pas dans la voie du sacrifice doit à peine nous occuper, si nous considérons les prodiges de zèle et de désintéressement qui signalèrent les premiers temps de la colonie. Rendons d'abord un légitime tribut d'hommages et de vénération à cette glorieuse épouse de Jésus-Christ dont le nom béni est prononcé avec amour et reconnaissance dans la mansarde du pauvre comme dans les ambulances de l'armée : je veux dire la Sœur de Charité. Que nos fronts s'inclinent devant ces

(\*) Discours prononcé en séance publique de l'Académie St-Etienne le 30 janvier 1879.

femmes délicates qui n'ont pas craint de braver les flots, d'affronter les périls d'un vaste océan dans le but d'instruire les Indiens, ces êtres hideux et farouches dont l'aspect seul devait les glacer d'effroi ; pour consacrer leur existence au soulagement des misères physiques et morales de ces féroces enfants des bois qui, en retour, les accablaient de mépris et de mauvais traitements. Nobles filles du cloître, votre abnégation est au-dessus de toute louange, votre dévouement tient de l'héroïsme ! Vous avez dit adieu au ciel qui vous a vu naître, vous êtes venues dans ces régions sauvages et, après avoir embaumé du parfum de vos angéliques vertus les huttes sauvages de cette grande forêt du Canada, vous avez rendu votre belle âme à Dieu loin de votre patrie, privées des tendres caresses d'une mère chérie, du dernier sourire d'une sœur éplorée. Cependant, tout affreux qu'il paraisse, ne plaignons pas votre sort, car Celui qui vous avait appelées dans ces régions incultes vous a magnifiquement rémunérées d'avoir été dociles à son appel, et maintenant, sans aucun doute, vous partagez la félicité de ces jeunes vierges martyres qui, victimes de la fureur des Césars, ont rougi de leur sang les prétoires de Rome païenne.

Mais déjà un autre héros, enfanté par la religion, se présente à notre respect et à notre vénération. Ses traits amaigris indiquent les privations et les souffrances auxquelles il a dû se soumettre ; la franchise et la bonté sont peintes dans son regard calme et serein ; sur son front élevé semblent gravés ces mots : " amour et dévouement ". Vous l'avez deviné, Messieurs, je viens de nommer le missionnaire. Après avoir brisé les liens nombreux et sacrés qui le retenaient sur le sol de sa patrie ; après avoir refoulé au fond de son âme les sentiments si chers de l'affection et de l'amitié, ce nouvel apôtre du Christ a vaincu l'océan et ses tempêtes, et a imprimé sur cette terre d'Amérique le sceau de ses vertus et de son héroïsme. Il connaissait bien, assis encore au foyer domestique, vivant près du tombeau de ses pères, l'ignorance et l'opiniâtreté de ceux qu'il venait catéchiser ; son imagination lui représentait la cruauté et la barbarie des hommes farouches parmi lesquels il allait se fixer pour toujours ; mais la religion a eu sur lui plus d'empire que ces terribles perspectives, la croix l'a emporté, et ce dévoué serviteur de Dieu a choisi pour partage les forêts de la Nouvelle-France, témoins dans la suite de son zèle et de ses labeurs. Pénétrons maintenant avec le missionnaire dans la cabane du sauvage ; c'est là surtout que cet illustre confesseur de la foi est digne de toute notre admiration. Voyons-le, annonçant aux indigènes étonnés l'heureuse nouvelle de l'Évangile, leur apprenant l'existence d'un Dieu bon et puissant qui les a créés, enseignant à ces êtres stupides et sanguinaires les doux préceptes de la religion chrétienne. Contemplons-le, cet homme au palais naguère si délicat, n'ayant pour toute nourriture que le potage grossier servi dans le *wigwam*, devant se plier aux manières repoussantes, adoptant même les curieux usages de ses farouches disciples afin de gagner leur amitié et de pouvoir ensuite les entretenir plus facilement de son divin Maître. Et ce héros magnanime, après avoir traîné péniblement cette vie misérable, meurt sur un sol étranger, sans les consolations suprêmes que la religion apporte à

ses enfants à leur heure dernière. Plus encore, il expire parfois dans les tortures les plus atroces : tantôt au milieu d'un brasier ardent où tous ses membres sont consumés par un feu savamment ralenti ; tantôt assommé comme la bête par le terrible tomahawk de l'Indien. Ah ! Messieurs, qu'il est beau, noble, pur et saint le dévouement du missionnaire au Canada ! Peu de peuples ont été témoins d'un semblable héroïsme, et nous avons raison de nous enorgueillir de ces glorieux martyrs dont les noms comme les œuvres sont consacrés à l'immortalité. Hommage à vous, Jogues, Brébeuf et Lalemant ! Bientôt, nous l'espérons, l'auguste pontife de la loi nouvelle entourera vos fronts de l'auréole du martyr et alors le Canada dressera des autels pour ses saints. Honneur à vous, Bressany, qui, de vos mains mutilées, nous avez retracé les supplices et les affreux tourments inventés par vos féroces persécuteurs ! Votre nom est gravé dans nos cœurs en lettres indélébiles et jamais nous n'oublierons votre zèle et vos vertus. Gloire à vous tous, vaillants champions de la croix sur les bords du St-Laurent ! Nous vous vénérons, nous reconnaissons tout le mérite de votre grande œuvre et toujours nous conserverons avec amour et gratitude votre illustre et sainte mémoire.

Après avoir enfanté la grandeur d'âme, la noblesse de sentiments que nous avons admirées dans la Sœur de Charité et le missionnaire, la religion allait frayer une voie au progrès de la colonie en domptant le caractère cruel et barbare des sauvages qui semaient par tout le pays les désastres et l'épouvante. Les Français, loin d'adopter l'ignoble politique de la plupart des envahisseurs du Nouveau-Monde, n'ont voulu subjuguier les Indiens qu'à l'aide de la croix et, si quelquefois ils nous apparaissent, brandissant avec colère la vaillante épée qui devait vendre si cher la conquête du Canada, c'est que l'enfant de la forêt n'enterrait jamais qu'à demi sa redoutable hache de guerre. Oui, Messieurs, chrétiens avant tout, nos pères ont refusé de tremper leurs mains dans le sang de ceux qui, bientôt, allaient devenir leurs frères en Jésus-Christ ; chrétiens, l'étendard glorieux du divin Crucifié est la seule arme, mais l'arme puissante, invincible qu'ils aient maniée dans cette lutte grandiose de la religion contre le paganisme, de la civilisation contre la barbarie. Ils ont compris que le signe des chrétiens était un signe de victoire ; ils ont voulu combattre sous l'égide protectrice d'un Labarum nouveau et, comme jadis Constantin, ils ont remporté un éclatant et durable triomphe.

Enfin, Messieurs, toutes ces belles institutions qui ont surgi comme par enchantement sous le souffle béni de la religion ne publient-elles pas hautement de quelle somme de bienfaits nous sommes redevables à la croix ? Ces vastes hôpitaux où le pestiféré, objet d'horreur pour la société, voit ses plaies hideuses pansées par la douce main d'un ange revêtu d'une forme humaine ; ces couvents magnifiques où la jeune fille puise avec une éducation sortable les solides vertus qui devront en faire plus tard une mère chrétienne et éclairée ; ces collèges nombreux où se forme le futur citoyen, où grandit celui qui, dans quelques années, courbera son front de lévite sous l'onction sacerdotale ; tous ces précieux établissements qui constituent la gloire et l'espérance de la patrie ne sont-ils pas comme les mo-

numents impérissables de l'action civilisatrice de la croix au Canada ? Eh ! Messieurs, pour nous restreindre à ce qui doit plus vivement nous intéresser ce soir, je dirai que le Collège Joliette, comme toutes les autres institutions de ce genre, est redevable de son existence au culte sacré que nous professons. En effet, si, soulevant avec respect le voile funéraire qui recouvre maintenant la dépouille vénérée de l'illustre fondateur de cette maison, nous interrogeons l'honorable Barthélemy Joliette sur le motif qui lui a inspiré l'idée de sa belle entreprise, le grand patriote, du fond de sa tombe, nous répondra que la religion fut son unique mobile dans l'érection de ce sanctuaire de la vertu et de la science.

Vous le voyez, Messieurs, la croix a toujours présidé à nos destinées. Elle a conduit Cartier vers les plages inconnues de l'Amérique septentrionale ; elle a pourvu à la colonisation de la Nouvelle-France ; elle a subjugué, en les civilisant, les peuplades barbares qui s'opposaient à la marche progressive du Canada dans ses faibles commencements ; elle a élevé sur tous les points du pays des asiles de charité et des maisons d'éducation ; elle appose maintenant le sceau à tous ses bienfaits en nous accordant une paix que les peuples du vieux monde ne connaissent plus. Aimons donc, puisqu'il a tant fait pour notre patrie, cet étendard auguste du Golgotha ; chérissons-le, vénérons-le. Sachons même, Canadiens, sachons, s'il le faut, verser pour sa défense le sang généreux qui coule dans nos veines. Suivons le noble exemple que nous ont tracé nos pères. Imitons leurs vertus, leur héroïsme et répétons avec amour et orgueil cette belle devise, écrite en lettres d'or sur le drapeau fleurdelisé de notre ancienne mère patrie : " Aime Dieu et va ton chemin ".

ADOLPHE RENAUD — (*Philosophie*).

## Lettre de Rome.

Monsieur le Rédacteur,

Je finissais ma dernière correspondance par une promesse, j'avais espéré même la remplir plus tôt ; mais hélas ! ma bonne volonté est venue échouer devant des études sans trêve et des occupations sans relâche. Toutefois, voyant fuir le temps avec une rapidité qui tient du vertige, j'ai pris la résolution héroïque de vous écrire aujourd'hui ; il y a lieu de craindre, en effet, qu'un nouveau retard ne me mette dans l'impossibilité de faire honneur à ma parole de loyal correspondant ; je redoute surtout de voir arriver ma missive à Joliette lorsque déjà la *Voix de l'Ecolier*, ayant cessé de faire entendre ses accents aimés, serait plongée dans le *dolce far niente* des vacances.

Ainsi donc, mes amis et anciens condisciples, que ceux d'entre vous qui s'en sentent le courage daignent se botter et s'éperonner, nous allons partir pour une nouvelle excursion. Descendant des hauteurs ombragées de l'Aventin, où nous avons sans doute fait une halte suffisante, nous dirigerons nos pas vers les régions

suburbicaires en passant par la porte *S. Paolo*, édifice massif, antique et d'un caractère imposant. Nous sommes sur la route d'Ostie. En sortant de l'enceinte murée de Rome, nos regards sont frappés d'abord par la pyramide de Caius Cestius. D'une conservation parfaite, haut de 180 pieds, ce monument projette son ombre sur le seul cimetière protestant de la ville éternelle. Que reste-t-il aujourd'hui de ce riche et puissant tribun couché depuis près de deux mille ans sous cet orgueilleux mausolée ? Rien qu'un nom absolument vide de sens pour la plupart de ceux qui s'arrêtent un instant devant ce somptueux tombeau. C'est pourtant tout ce que le monde peut faire pour la mémoire de ses grands hommes : un peu de bruit, quelques pierres superposées dont la vue laisse le cœur froid et indifférent. La destinée des héros chrétiens, de ceux que l'Eglise a proclamés *saints* est bien autrement enviable ; sans parler du bonheur dont ils jouissent dans le ciel, non-seulement leur mémoire est vivante ici-bas, mais encore leur cendre est respectée, glorifiée ; elle traverse les siècles au milieu de la vénération des fidèles. On dirait qu'ils n'ont pas cessé de vivre avec nous : "*In memoria æterna erit justus.*"

Telles sont les réflexions qui s'imposent naturellement à l'esprit du touriste chrétien parcourant cette route d'Ostie, si mélancolique, mais si féconde en salutaires souvenirs. Tout en cheminant et en donnant libre cours à nos pensées, nous arrivons à une petite chapelle qui marque l'endroit où, selon une ancienne tradition, S. Pierre et S. Paul, se sont séparés, en s'adressant de touchants et fraternels adieux, le jour même où ils marchèrent ensemble au supplice, et où l'insensé Néron croyait consommer par la mort de deux apôtres la ruine du christianisme naissant. Une inscription encadrée entre deux colonnettes avec un bas-relief rappelle ce grand souvenir. Cette inscription est ainsi conçue :

*In questo luogo si separarono S. Pietro e S. Paolo, andando al martirio, e dice Paolo a Pietro :*

LA PACE SIA TECO FONDAMENTO  
DELLA CHIESA E PASTORE DI TUTTI  
LI AGNELLI DI CHRISTO ;

*e Pietro a Paolo :*

VA IN PACE, PREDICATORE DEI BUONI  
• E GUIDA DELLA SALUTE DEI JUSTI. (\*)

Nous ne discuterons pas ici sur l'authenticité de cet événement qui offre d'ailleurs des garanties suffisantes de vraisemblance, et nous dirigerons nos pas vers la basilique de St-Paul-hors-des-murs située environ un demi mille plus loin. Je n'essaierai pas de vous décrire cet édifice : une semblable entreprise dépasse de trop loin les limites de ma compétence ; je regretterais toutefois de vous avoir conduits jusque sur son seuil sans vous convier à le franchir à ma suite. Du premier coup d'œil nous jugeons que St-Paul est une des plus remarquables basiliques de Rome. L'extérieur, il est

(\*) En cet endroit se séparèrent Pierre et Paul, allant au martyre, et Paul dit à Pierre : "*La paix soit avec toi, fondement de l'Eglise, et pasteur de tous les agneaux du Christ !*" Et Pierre dit à Paul : *Va en paix, prédicateur des bons et guide du salut des justes.*

vrai, ne présente pas un aspect très-imposant, mais l'intérieur surpasse toute imagination. En remarquant ce contraste on se rappelle involontairement ces paroles du Psalmiste : " *Omnis gloria ejus... ab intus,* " paroles qui semblent avoir servi de guide aux architectes romains dans la construction d'une foule d'églises, mais qui trouvent peut-être à St-Paul leur application la plus frappante.

L'ancienne basilique qui s'élevait sur ce même emplacement avait été construite par Constantin. Un fatal incendie la détruisit en 1823, précisément à l'époque où le vénérable Pie VII touchait au terme de sa vie. On cacha au Pontife expirant la nouvelle de ce triste événement. " Une telle annonce, dit le cardinal Wiseman, aurait ajouté une angoisse mentale à ses souffrances corporelles, car il aimait St-Paul avec toute la force d'un long attachement. C'était là qu'il avait étudié comme simple moine, c'était là que ses ferventes prières avaient attiré les bénédictions de Dieu sur les premiers travaux de son pontificat. " Les contributions du monde catholique servirent à rebâtir la basilique et la dédicace en fut faite par Pie IX, en 1854, lors de la réunion de l'épiscopat à Rome pour la définition du dogme de l'Immaculée Conception. St-Paul-hors-murs est donc un temple de construction récente. Il est splendide et mérite assurément de figurer parmi les plus belles églises de Rome. Divisé en cinq nefs par 80 colonnes corinthiennes en granit avec bases et chapiteaux en marbre blanc, l'immense vaisseau de la basilique est pavé de dalles de marbre diversement nuancées, ayant l'apparence d'une glace brillante et bien polie. Admirons la longue galerie des portraits en mosaïque de tous les papes depuis S. Pierre jusqu'à Pie IX qui décore la frise des nefs principales ; n'oublions pas de jeter un regard sur les deux autels en malachite, don du czar Nicolas I<sup>er</sup> de Russie, qui ornent les deux extrémités des bras de la croix latine, mais surtout agenouillons-nous avec respect devant la *confession* où repose une partie du corps de l'apôtre des Gentils ; admirons le baldaquin soutenu par quatre colonnes d'albâtre oriental qui surmonte le maître-autel et sur la face antérieure duquel on lit ces mots :

TU ES VAS ELECTIONIS  
SANCTE PAULE APOSTOLE  
PRÆDICATOR VERITATIS  
IN UNIVERSO MUNDO.

En sortant de la basilique, encore tout émus par la vue de tant de magnificences artistiques, nous nous arrêterons un instant devant le cloître attenant à l'église et dont la construction remonte à l'année 1220. On y conserve des fragments et des inscriptions antiques. Nous n'avons pas le loisir de nous y attarder, car nous ne sommes pas encore arrivés au terme de notre excursion. Reprenons donc notre marche. A mesure que nous avançons, le pays devient plus inculte, plus désert, plus triste ; nous arrivons ainsi à l'endroit appelé dans l'antiquité *Ad aquas salvas* et connu depuis bien des siècles sous la dénomination de *S. Paolo alle tre Fontane*. On y voit, outre plusieurs églises, un pauvre monastère qui semble émerger du sein d'un vaste marécage. C'est à cet endroit même que S. Paul fut conduit pour cueillir la palme glorieuse du martyr. Quelles impressions dut éprouver le grand

apôtre le long de ce lugubre trajet ? Sans doute il a dû rencontrer les légions romaines partant pour la guerre ; il a dû voir ces hommes d'affaires, ces avocats tout absorbés dans les choses temporelles, se hâtant de regagner la capitale où un seul moment de retard pouvait anéantir leurs espérances les mieux fondées ; son cœur a dû s'attrister à la vue de cette multitude cosmopolite s'avancant de toutes parts pour participer aux délices coupables de la métropole impériale. Sans doute aussi son regard prophétique, perçant les voiles de l'avenir, voyait luire au loin le jour où tous ces spectacles de folie mondaine disparaîtraient à jamais pour faire place à une autre folie, la folie sublime de la croix.

Au lieu même où le sang de S. Paul rougit la terre, nous contemplons aujourd'hui une pauvre maison dont les habitants, unis entre eux par les doux liens de la charité chrétienne, se condamnent volontairement à un silence perpétuel et s'adonnent à toutes les rigueurs du jeûne et de la mortification. Les Pères Trappistes, ces infatigables défricheurs, ces agriculteurs modèles dont les sueurs parviennent à fertiliser les terres les plus rebelles, dont les labeurs patients ont vaincu même le désert africain, se sont, à la demande de Pie IX, établis au milieu de ces marais infects, et, en peu de temps, par des travaux dont la seule pensée eût découragé les cultivateurs les plus entreprenants, ils ont assaini cette région déshéritée et l'ont complètement purgée de la *malaria*, ce fléau de la campagne romaine. Voilà ce que font dans ce pays, comme du reste partout, ces moines tant décriés et dont la vue offusque tout particulièrement les révolutionnaires modernes. Les calomnies dont ils se voient l'objet ne les empêcheront pas de continuer à travailler de toutes leurs forces au bien spirituel et même temporel d'une société ingrate et aveuglée par la haine. Ils espèrent leur récompense non des hommes, mais de Dieu ; ils s'appuient non point sur des roseaux trop faibles pour se soutenir eux-mêmes, mais sur le Tout-Puissant ; voilà l'application de leur force, voilà le secret de leur persévérance.

Trois églises presque voisines s'élèvent autour du monastère ; la plus remarquable est celle de *S. Paolo alle tre Fontane*, bâtie en 1590. On y montre la colonne à laquelle l'apôtre fut attaché, le bloc de granit sur lequel il posa sa tête et les trois sources qui jaillirent miraculeusement de terre aux trois endroits où ce chef vénéré bondit après avoir été séparé du corps. " Ainsi est tombé ce vaillant défenseur de l'Évangile, ainsi s'est arrêté ce fleuve d'éloquence qui arrosait et fécondait le champ de l'Église ! " Que de pensées envahissent l'esprit du pèlerin chrétien en ce lieu mémorable ! Avec quel respect il s'agenouille sur ces dalles humides, avec quelle vénération il baise ces reliques insignes ! Tout ici nous parle du grand apôtre des nations, ce marbre nous raconte son glorieux martyr, ces voûtes, ces tableaux, ces inscriptions nous dépeignent ses gigantesques travaux, cette eau même, par son doux et incessant murmure, chante ses exploits et exalte son triomphe.

Avant de nous éloigner de cet endroit où nous avons goûté de si suaves émotions, nous visiterons rapidement les deux autres églises que la piété des fidèles y a construites : celle de *Santa Maria scala cæli* avec

ses mosaïques du XVI<sup>e</sup> siècle et celle des SS. Vincent et Anastase avec son architecture gothique, ses sveltes colonnes et ses belles fresques dont le dessin est attribué à Raphaël.

Reprenons maintenant notre marche à travers la campagne, vaste plaine désolée dont le sol ne présente qu'une suite interminable d'ondulations, dont l'herbe jaunie par les ardeurs du soleil offre une maigre nourriture à quelques rares troupeaux de moutons. La nature semble s'être dépouillée ici de cette magnificence, de cette luxuriante parure de feuillage et de fleurs qui fait l'orgueil de l'Italie. Mais cette région inhospitalière est toute parsemée de souvenirs qui attestent les triomphes de la foi. Le chrétien la parcourt avec bonheur et avec respect : du fond de ce désert s'élèvent mille voix qui parlent à son cœur, les ruines qu'il rencontre à chaque pas, les débris mutilés que son pied heurte en passant, cette terre même sur laquelle il marche, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il touche a pour lui une signification mystérieuse qui le charme et l'émeut.

Si vous aimez à prolonger ces douces et fortes émotions, suivez-moi. Entre ces deux cyprès funéraires qui s'élèvent sur le bord de la voie appienne, nous allons descendre dans les entrailles de la terre. Devant nous s'ouvrent des galeries qui se bifurquent dans toutes les directions. Engageons-nous dans un de ces corridors du silence et de la mort : une terreur religieuse s'empare de notre être ; partout des tombeaux sur lesquels la lueur tremblante de nos torches projette de lugubres reflets ; notre imagination se peuple de fantômes ; la seule pensée d'être enseveli vivant dans ce labyrinthe inextricable fait dresser nos cheveux. Et pourtant notre âme est satisfaite, la profonde horreur de cette nécropole souterraine nous captive, un charme secret nous attire dans ces catacombes où nos pères dans la foi célébraient les augustes mystères de leur culte proscrit par les Césars. Ah ! c'est que là reposent les cendres des martyrs ! La vue de ces tombeaux de papes, de saints évêques, d'illustres confesseurs, de vierges, de chrétiens à la foi ardente et inébranlable, nous cause d'indicibles émotions. Rien n'est touchant comme les inscriptions qui décorent ces sarcophages, ces chapelles, monuments impérissables de l'art chrétien à ses premiers débuts ; rien ne parle à l'âme comme la vue de ces ossements sacrés, de ces *ampullæ* teintes du sang des martyrs. Nous sommes dans la cité des morts : des millions de chrétiens ont mêlé leur cendre à la poussière que nous respirons. L'air qui nous entoure ; le silence effrayant que trouble seul le bruit de nos pas ou le murmure pieux de nos lèvres ; ces ténèbres épaisses où les torches répandent à peine quelques clartés blafardes et indéçises ; ce calme solennel, image de l'immobile éternité, tout ici nous rappelle la sentence divine qui condamna l'homme à mourir, mais tout aussi nous pronostique la résurrection glorieuse des élus du Christ. Couchés depuis des siècles dans ce lit de repos, tous ces corps décomposés et réduits en poudre se réveilleront un jour pour paraître aux assises du Souverain Juge. C'est là, au milieu de ces tombeaux vénérés, que le dogme de la résurrection semble se dévoiler à l'âme avec ses consolantes espérances, avec ses promesses de gloire et de réparation. Puissent les im-

pressions que nous avons ressenties se graver à jamais dans notre mémoire et nous engager à marcher sur les traces des saints afin de partager un jour leur bonheur dans le ciel !

Notre course dans les galeries des catacombes a été bien longue, il est temps de remonter à la lumière du jour et de reprendre le chemin de la ville éternelle. En attendant que j'aie le plaisir de vous convier à une nouvelle excursion, je vous quitte en souhaitant à mes anciens condisciples toutes sortes de prospérités et aux élèves du Collège Joliette de bonnes et heureuses vacances.

MARTIN KEHOE.

Rome, (Propagande), le 5 mai 1879.

## NECROLOGIE

*Breves dies hominis sunt... Quasi flos egreditur et conteritur, et fugit velut umbra.*

Un accident fatal est venu, vendredi dernier, 30 mai, jeter la consternation et le deuil dans le Collège. Les élèves finissants de Philosophie, au nombre de douze, avaient obtenu la permission de passer l'après-midi à la campagne. Ils se dirigèrent, sous la conduite d'un de leurs professeurs, vers les bords pittoresques de l'Assomption qui offrent tant de charmes à cette époque de l'année. Tout entiers à leur joie, ils étaient loin de se douter que la mort, toujours impatiente de saisir sa proie, s'apprêtait à frapper un de leurs confrères au milieu des plaisirs de ce jour de congé. Arrivés au but de leur promenade, ils prirent quelque repos sur l'herbe de la rive, toute verdoyante et richement émaillée de fleurs. La marche avait été longue, la chaleur était excessive ; la rivière, sous leurs yeux, roulait avec tant de séduction ses ondes limpides et rafraîchissantes que nos amis ne purent résister à la tentation de prendre un bain. Afin d'écartier jusqu'à l'ombre du danger, de minutieuses précautions furent prises : on opéra un sondage préalable, on circonscrivit pour l'usage des baigneurs une zone étroite où l'eau mesurait à peine trois pieds de profondeur.

Tout à coup, pendant que les élèves se livraient en toute sécurité à leurs ébats, l'un d'entre eux, le jeune Colwell, sentit le sol manquer sous ses pieds ; sa main s'éleva un moment au-dessus des flots, adressant à ses confrères un appel ou un adieu, puis plus rien... rien que le clapotement monotone de la vague, le murmure du vent dans le feuillage des arbres, et, à la surface de l'eau, ce léger tourbillon que produit un corps qui s'engouffre. Avant même qu'on se fût aperçu du danger, le malheureux enfant, entraîné par une force que rien ne semblait pouvoir conjurer, avait disparu sous les eaux. Vainement ses camarades affolés, comprenant enfin toute l'imminence du péril, se précipitèrent vers l'endroit où la victime venait de s'engloutir, aucun indice ne put guider leurs anxieuses recherches, l'onde resta muette, et ils ne purent que soupçonner le lugubre drame qui s'accomplissait dans les profondeurs de la rivière. Tout espoir était donc perdu ! On se trouvait en présence d'une de ces catastrophes inéluctables qui déroutent les conseils de la prudence humaine ! Qu'on se figure les angoisses, l'inexprimable douleur des témoins de cette scène tragique ! Après le premier moment de stupeur, d'un mouvement spontané, ils se jetèrent à genoux sur la grève, implorant la miséricorde de Dieu ; prière touchante qui, sans doute, portée au ciel par l'ange du pauvre défunt, intercédait pour cette âme au moment même où elle paraissait devant son Juge.

Notre ami n'est plus ! Inclignons-nous avec respect et résignation devant la volonté adorable du Seigneur. Ses décrets sont profonds, ses jugements sont impénétrables. Les lueurs de notre faible intelligence ne suffisent pas à éclairer de semblables mystères, nous ne pouvons les comprendre. Et d'ailleurs nous ne connaissons pas l'étendue des miséricordes de Dieu, parfois même nous semblons oublier qu'elles sont infinies. Ce que dans notre langage humain nous appelons un malheur, est peut-être, dans la réalité, une grâce de prédilection, un bienfait d'un prix inestimable. Ah ! ne murmurons jamais ! Laissons à la sagesse divine le soin de guider le cours des événements suivant ses vues providentielles. Quoi qu'il arrive, écrivons-nous avec le Prophète royal : "*Benedicam Dominum in omni tempore, semper laus ejus in ore meo.*"

La funeste nouvelle est parvenue au Collège vers les 5 heures du soir, Le R. P. Beaudry, ainsi que le Rév. M. Bélanger se sont immédiatement rendus sur le théâtre de l'accident, à quatre milles environ en aval de Joliette. Déjà les recherches pour retrouver le corps du défunt avaient commencé ; elles furent poursuivies avec la plus grande activité durant toute la nuit, mais ce n'est que le lendemain, 31 mai, vers 4 heures du soir, que les eaux ont enfin rendu leur proie.

Deux heures plus tard, la porte du Collège s'ouvrait pour livrer passage à un funèbre cortège. Quel moment de solennelle et navrante tristesse ! Les glas, sonnés simultanément à l'église paroissiale et au Collège, remplissaient l'air de leurs lugubres accents ; la consternation était peinte sur toutes les figures ; tous les yeux étaient baignés de pleurs ; notre maison, joyeuse et bruyante la veille encore, avait pris cet aspect morne et sombre qui caractérise les demeures où la mort est entrée. Le coroner du district de Joliette procéda immédiatement à l'enquête légale ; on donna ensuite au pauvre défunt les soins les plus pieux : l'infirmerie, transformée en chapelle ardente, fut toute tendue de draperies blanches, un lit de parade fut dressé, on l'entoura de cierges et de fleurs. C'est dans ce paisible sanctuaire que, durant toute la journée du 1<sup>er</sup> juin, les élèves sont venus déposer au pied de la dépouille glacée de leur ami le tribut de leurs prières et de leurs larmes.

Celui que nous venons de perdre d'une manière si imprévue, John-Joseph Colwell, appartient à une honorable famille de New-York. Ses aimables qualités lui avaient valu l'estime de tous ses confrères ; son caractère enjoué, son intarissable gaieté faisaient leurs délices ; tous l'aimaient pour son excellent cœur ; studieux, vif et pétillant d'esprit, il remplissait avec ponctualité ses devoirs d'écolier ; il avait des mœurs douces, et se montrait régulier dans toute sa conduite ; d'une piété solide, on l'avait encore vu, quelques jours auparavant, s'asseoir à la table eucharistique. Arrivé à cette époque de la vie où le jeune homme doit se choisir une carrière, il s'était, nous assure-t-on, consacré à Dieu et se préparait à embrasser l'état ecclésiastique. Après avoir enseigné pendant plusieurs mois à West-Farnham, il était revenu à Joliette pour terminer son cours de Philosophie ; on l'avait reçu à bras ouverts car, durant un premier séjour de deux ans au Collège, il avait laissé à tous les meilleurs souvenirs.

Il venait à peine d'atteindre sa dix-neuvième année, il était plein de santé et de vie, un long avenir semblait s'ouvrir devant lui. Ses parents, qui l'aimaient de la tendresse la plus vive, reposaient sur cet enfant chéri les plus légitimes espérances. Et voilà que soudain, par un de ces coups qui épouvantent, ces liens si doux de l'amitié, de l'affection, de la piété filiale sont brisés par la main inexorable de la mort, ces espérances si belles s'évanouissent comme une vapeur légère que le souffle de la bise balaie dans l'espace ; et nous restons, muets et consternés, en présence d'un froid cercueil où dort du dernier sommeil la dépouille inanimée de celui que nous aimions.

Oui ce trépas est triste, profondément triste. Humainement parlant, c'est une perte totale, un malheur irréparable ; mais le chrétien détache ses regards de la terre pour les porter au ciel, sa patrie, la demeure éternelle de son Dieu, de son Père céleste. Le bonheur sans mélange est incompatible avec notre condition d'exilés ; nous avons en partage ici-bas les misères et les souffrances, notre âme s'abreuve parfois à longs traits dans un calice bien amer ; mais la religion, consolatrice souveraine qu'un Dieu infiniment bon nous a apportée, essuie nos larmes et ranime notre confiance.

Un service solennel a été célébré à la chapelle du Collège le 2 juin ; ensuite la communauté toute entière a accompagné jusqu'à la gare du chemin de fer le corps de notre pauvre défunt qui sera remis à sa famille désolée pour être inhumé à New-York, sa ville natale.

Que Dieu daigne le recevoir dans sa miséricorde !

## Informations diverses

La *Voix de l'Ecolier* a été priée d'annoncer que la sortie des élèves aura lieu le PREMIER juillet prochain.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que MM. Wilfrid Désy et Onésime Lacasse, élèves finissants de Philosophie, ont obtenu le brevet d'étudiant en loi. Après avoir subi leur examen à Québec et passé quelques jours dans leur famille, ils sont rentrés au Collège pour y terminer l'année scolaire.

Nous apprenons que le Rév. R. Prud'homme vient d'être nommé curé à St-Thomas d'Alfred, diocèse d'Ottawa.

Nous accusons réception, avec remerciements, du *Rapport annuel de l'Institution catholique des sourds-muets pour la province de Québec*, jolie brochure de 29 pages renfermant des indications d'un grand intérêt sur la situation de cet établissement pendant l'année 1878. L'impression de cet ouvrage fait honneur à l'atelier typographique de l'Institution du Mile-End.

Comme nous restons en possession d'un certain nombre de numéros de la *Voix de l'Ecolier* (des trois années), nous offrons volontiers à nos abonnés l'occasion de compléter leur collection en nous chargeant de remplacer les numéros qu'ils pourraient avoir perdus ou qui auraient subi quelques dégradations. Cette faveur sera accordée pendant tout le mois de juin. N'y ont droit, à titre gratuit, que les abonnés contre lesquels notre administration ne peut formuler aucun grief. Nous avons pris cette mesure dans l'intérêt de ceux qui se proposent de faire relier la collection des trois années de la *Voix de l'Ecolier* formant un volume de 480 pages environ. Une table générale des matières accompagnera ou suivra le dernier numéro de l'année scolaire.

UN

## INTRÉPIDE JEUNE HOMME

Episode des guerres de la Chouannerie.

(Suite).

III

Cette même nuit, vers une heure du matin, M. de Thélouars fut éveillé par une inquiétante nouvelle. Les insurgés étaient cantonnés au château de K..., à trois lieues de Ploërmel. Ils étaient trois cents environ, et, dans ce nombre, se trouvaient les deux fils de M. le marquis de Graives. On avait tenu conseil jusqu'à minuit ; Armand venait de se mettre au lit lorsque arriva l'un des hommes de la suite de sa femme : l'escorte s'était dispersée ; on ne savait ce qu'était devenue M<sup>me</sup> de Thélouars.

Presque au même instant, un messenger de M. de Silz annonça le départ de Vannes d'un détachement de cent hommes, se dirigeant du côté de la Gacilly. Ce dernier événement rendait la position d'Henriette fort dangereuse. Armand le sentit, et ne fut pas le seul à le sentir. Janet Legoff, qui était couché sur un lit de camp dans un coin de la chambre, sauta sur ses pieds, et remit silencieusement sa veste qu'il avait ôtée pour dormir.

Malgré sa préoccupation, M. de Thélouars remarqua ce mouvement.

— Que fais-tu, Janet ? dit-il.

— Va bien falloir envoyer quelqu'un pour savoir, répondit Janet le plus simplement du monde.

— C'est un homme qu'il faut pour cela, mon enfant.

— Je ne dis pas non. Envoyez un homme, notre monsieur. L'homme cherchera, moi je trouverai... si c'est un effet de votre bonté de le permettre.

M. de Thélouars aimait beaucoup Janet Legoff, et le connaissait pour un jeune garçon intrépide et intelligent. Il lui permit de seller un cheval et de partir ; mais, médiocrement rassuré par cette mesure, il envoya ses gens dans différentes directions, à son château, à Cournon, à Rieux et jusqu'à Redon, avec ordre de s'informer, et de revenir à franc étrier à K...

Pendant ce temps, comme nous l'avons vu, le château de Graives, auquel M. de Thélouars ne songeait nullement, et qui renfermait pourtant la pauvre Henriette, avait été investi par deux détachements républicains.

Le premier, celui qui avait été signalé par M. de Silz et qui venait de Vannes, était commandé par le capitaine Jolly ; l'autre, venant de Redon, avait pour chef le citoyen lieutenant Morest.

Chacun de ces détachements était accompagné d'un de ces personnages problématiques, moitié soldats, moitié agents de police, qui se nommaient représentants du peuple lorsqu'ils suivaient une armée ou une flotte, et qui, dans un rang inférieur, n'avaient point de titre que nous sachions. Ces misérables étaient comme une nauséabonde matérialisation de l'influence parisienne dans les provinces éloignées. Ils représentaient admirablement le gouvernement d'alors en ce qu'ils engendraient le mal et tâchaient d'empêcher

le bien. Les soldats ne les aimaient guère, et, du reste, les soldats n'aimaient point la Convention davantage. C'était, on peut le dire, malgré cette assemblée que la gloire française brilla, en ce malheureux temps, d'un éclat que l'empire sut à peine surpasser.

Les deux personnages dont nous parlons étaient donc des conventionnels. Celui qui venait de Vannes s'appelait Bertin ; celui qui venait de Redon avait nom Thomas. — C'étaient tous les deux des gens d'un certain âge, à la physiologie insignifiante, si elle n'eût révélé leurs bas instincts de rapine et de cruauté. A peine est-il besoin de dire que c'étaient eux qui avaient la direction effective de l'expédition. Sous la République, en effet, époque d'in vraisemblable tyrannie, le chef militaire commandait seulement lorsqu'il y avait des balles ou des boulets à recevoir.

Le citoyen Thomas et le citoyen Bertin furent très-médiocrement satisfaits de se rencontrer. La présence du citoyen Thomas parut un double emploi au citoyen Bertin, et le citoyen Thomas regarda la venue du citoyen Bertin comme une pure superfluité. Il y avait au château de Graives un trésor, et la voix publique allait jusqu'à dire que le fameux diamant, ci-devant de la couronne, le *Régent*, y était caché ; mais ce trésor, quel qu'il fût, perdrait moitié à être partagé. Nos deux citoyens étaient assez forts en logique pour admettre cette dernière supposition sans conteste.

Or il fallait bien que le proconsul de Vannes eût sa part ; il était de nécessité que le représentant de Redon eût la sienne, sans parler des commissaires de Paris. Donc, voici ce qui arrivait, et c'était déplorable : Bertin avait compté partager seulement avec son chef de file de Vannes, les agents supérieurs de Paris, et la République s'il en restait ; maintenant, il se trouvait forcé de partager avec Thomas, lequel avait derrière lui une hiérarchie identiquement pareille, de mains toujours ouvertes pour prendre, toujours fermées pour restituer. — Qu'on juge si Bertin et Thomas devaient se voir d'un bon œil !

Quant aux deux chefs militaires, à qui on devait un an de solde, quant à leurs soldats, qui n'avaient pas de souliers, ils venaient chercher un trésor, comme les garçons de caisse de la Banque vont toucher un bordereau. Peu leur importait la destination de ce trésor ; ils étaient instrument depuis les pieds jusqu'à la tête ; on se servait d'eux en ce temps comme d'une arme bien trempée, apte également aux actions héroïques et aux vols de grand chemin.

En entrant au château, Bertin et Thomas secouèrent leurs grotesques tricornes et les draperies déteintes de leurs écharpes tricolores, en se jetant réciproquement de fauves regards. Puis, ayant débouclé le ceinturon de leurs inoffensives épées, afin de se mettre à l'aise, ils procédèrent à la visite du manoir. Autre désappointement : le manoir était vide. Une fois la porte principale forcée, nul obstacle ne les arrêta plus. C'était bien mauvais signe. On avait sans doute abandonné le château ; on avait peut-être emporté le trésor.

— Citoyen, dit le lieutenant Morest à son représentant, nous aurons été prévenus.

Le capitaine Jolly en dit autant à son surveillant.

Ce commun déboire rapprocha un instant les deux ri-

vaux. Ils se consultèrent, et le résultat de leur conférence fut d'ordonner de nouvelles recherches.

— Courage, citoyens ! s'écria Bertin ; le vieux ci-devant se cache quelque part, et je prends sur moi, au nom de la République, — une et indivisible, — de promettre une paire de sabots tout neufs au défenseur de la patrie qui découvrira ce vil ennemi du salut public !

On ne donnait pas tous les jours une paire de sabots aux défenseurs de la patrie. Cette généreuse promesse ranima leur ardeur, et ils se précipitèrent en tous sens dans les galeries abandonnées du château.

Vers le point du jour, après avoir fouillé inutilement les moindres recoins, ils se crurent enfin sur la piste. Un soldat fit remarquer que la muraille extérieure de l'aile orientale était d'une épaisseur inusitée. Aussitôt on se mit à l'œuvre. Les pioches et les pics allèrent leur train, et malgré la solidité de cette antique maçonnerie, la besogne avança rapidement.

Mais la cachette n'avait qu'un étage ; elle se trouvait au centre de la muraille, comme ces trous que la fermentation ouvre dans les massifs fromages de Parme. Pour la rencontrer, il ne fallait percer ni trop haut ni trop bas. — On perça trop bas.

Il y eut néanmoins un moment où les sapeurs approchèrent si près de la chambre secrète, que l'ébranlement éveilla les sens émoussés du vieux marquis de Graives. Ce fut alors qu'il se leva pour placer près de lui le baril et la mèche.

Les soldats travaillaient, conduits par le capitaine et le lieutenant. Ni le citoyen Bertin, ni le citoyen Thomas n'étaient là pour les guider. — Que faisaient donc ces dignes soutiens de l'égalité ? étaient-ils descendus aux caves, afin d'abreuver leur vertueux larynx d'une liqueur contre-révolutionnaire ? Nous ne prétendons point affirmer qu'ils fussent incapables d'une action pareille, mais, pour le moment ils avaient, certes, bien autre chose en tête. On leur avait dit que le *Régent*, ci-devant diamant de la couronne, était caché à Graives ; ils voulaient trouver le *Régent*.

Rien n'affriande les voleurs comme un monceau d'or, représenté par une valeur qui tient dans le creux de la main.

— Si je le trouve, disait le citoyen Bertin, je le cacherai sous mon aisselle.

— Si le bonheur veut que je mette la main dessus, pensait le citoyen Thomas, je l'avalerais comme une prune.

Et ils songeaient à la joie de leurs épouses, et aux carmagnoles de satin dont ces honnêtes citoyennes pourraient désormais se revêtir aux solennités de la guillotine. — Nos deux miniatures de représentants se mirent donc à fureter chacun de son côté, songeant à la République un peu moins qu'au roi de Prusse. En furetant, ils eurent ensemble la même idée, ce qui, à titre d'exception, confirme la fameuse règle : les beaux-esprits se rencontrent.

Le citoyen Bertin, qui se trouvait alors au rez-de-chaussée, se frappa le front ; — le citoyen Thomas, qui visitait les combles, exécuta le même geste, indice certain de la conception d'une idée, et tous deux sortirent, l'un par la porte

de la cour, l'autre par la porte du jardin. Arrivés au bas des perrons opposés, ils décrivirent deux courbes concentriques dont les arcs devaient nécessairement se rejoindre. Cette manœuvre les amena au pignon de l'aile orientale, vis-à-vis de l'endroit où les soldats travaillaient à l'intérieur, et juste sous la meurtrière qui éclairait la chambre secrète.

Voici quel était leur calcul. — Tous deux avaient remarqué, lors de la reconnaissance préalable que font toujours au dehors les habiles dans la gaie science des visites domiciliaires, reconnaissance qui donne en gros le plan des localités, tous deux, disons-nous, avaient remarqué une petite porte basse, vermoulue, condamnée d'apparence, et sur laquelle se croisaient les pousses trainantes du lierre. Cette petite porte semblait n'avoir point servi depuis un siècle ; mais on ne fait pas usage de cachette tous les jours : s'il y avait une cachette, cette porte devait y communiquer directement ou indirectement.

Or les travailleurs faisaient un infernal tintamarre ; il était possible que le vieux marquis, effrayé, voulut s'échapper par cette voie, — en supposant toujours qu'il y eût une cachette, et que le vieux marquis, y eût cherché un abri. Ce raisonnement, on en conviendra, n'était pas très-mauvais ; les deux prémisses valaient quelque chose, la conclusion seule tombait à faux : la poterne, en effet, communiquait seulement avec l'ancien arsenal du château, où achevaient de s'oxyder côte à côte deux vieilles couleuvrines et trois ou quatre douzaines d'arquebuses à rouet.

Quoi qu'il en soit, le citoyen Bertin et le citoyen Thomas, laissant les défenseurs de la patrie continuer leur œuvre de dévastation, s'installèrent sous l'épais couvert du parc, à quinze pas l'un de l'autre, et sans se voir. Ils couvaient avidement de l'œil la poterne, s'attendant à chaque instant à la voir s'ouvrir pour donner passage à un vieillard débile qui se laisserait dépouiller et assassiner sans résistance.

La porte ne s'ouvrit point, mais, tandis que nos deux champions gardaient obstinément l'affût, les basses branches des arbres s'agitèrent légèrement, et un pas, bondissant et vif comme celui d'un chevreuil, se fit entendre sous le couvert : le citoyen Bertin se croyait seul, le citoyen Thomas aussi. Tous deux dressèrent l'oreille, et cherchèrent à percer de l'œil l'épaisseur du fourré. — Ils ne virent qu'un enfant, un charmant enfant au visage doux et timide, qui attachait sur le château un mélancolique regard.

L'enfant, lui aussi, se croyait seul. Il s'approcha de la muraille, et s'appuya d'un air distrait à la poterne.

— Si je ne la retrouvais pas ! murmura-t-il.

Puis, avec la versatilité de son âge, il donna sans doute son esprit à d'autres pensées, car une subite gaieté vint épanouir sa lèvre, et il se mit à chanter le fameux pot-pourri morbihannais dont le second couplet termine notre dernier chapitre.

C'était Janet Legoff qui courait le pays, à la recherche de sa jeune dame.

X.

(A suivre).